

Du jazz-band au roman nègre

Paul GAULTIER (*Revue politique et littéraire*, vol. 60, n° 2, 21 janvier 1922, p. 36-37)

France

En 1921, Paul Maran (1887-1960), écrivain d'origine guyanaise né en Martinique, se voit attribuer le Prix Goncourt pour son roman *Batouala*, sous-titré « Véritable roman nègre ». C'est la première fois qu'un auteur noir est récompensé. De nombreuses réactions hostiles se manifestent, dont celle de l'écrivain français Paul Gaultier (1872-1960). Secrétaire général de l'Union française (« Association nationale pour l'expansion morale et matérielle de la France ») en 1916, il devient directeur de la *Revue politique et littéraire* en 1919, une publication fort sérieuse, aussi connue sous le nom de *Revue bleue*. Le racisme le plus décomplexé s'étale dans ces lignes qui, si elles portent sur un roman, ne manquent pas d'associer la musique noire dans le même opprobre.

Ga'nza.... ga'nza..... ga'nza..... ga'nza
On ne l'est qu'une fois dans sa vie.
A nous, femmes !..... A nous, hommes !
A présent, vous êtes ga'nzas.
Ga'nza..... ga'nza.... ga'nza..... ga'nza.

L'Académie Goncourt vient de couronner un roman nègre. « Véritable roman nègre » porte *Batouala* sur sa couverture. Mention superflue ! Il suffit d'ouvrir le livre : on s'en aperçoit tout de suite. Pour un roman nègre, *Batouala* est un roman nègre ; il l'est à fond, dans toute l'acception du mot. Il ne l'est pas seulement parce que, comme le *Romulus Coucou* de Paul Reboux ou *le Visage de la Brousse* de Pierre Bonardi, il met des noirs en scène, ni parce que son auteur, M. René Maran, est un noir authentique. Il l'est encore et surtout – c'est la nouveauté – parce

qu'il est écrit et pensé en nègre. Ce roman est le plus beau spécimen de littérature nègre en langue française que nous puissions souhaiter.

Il fallait s'y attendre. Après l'invasion dans nos orchestres de cette cacophonie épileptique où se heurtent les meuglements des trompes d'automobiles et les hurlements de moricauds en délire qu'on nomme jazz-band ; après les expositions de puérils dessins et d'informes statues nègres, le roman nègre devait avoir son tour.

Nous y sommes. Et je vous prie de croire que nous y sommes en plein. *Batouala* ne se contente pas de faire parler et agir les nègres, de nous décrire leurs gestes et leurs cérémonies ; il est un parfait exemplaire de l'art et de la pensée nègres.

L'action est rudimentaire et brutale. Un nègre, Batouala, est trompé par l'une de ses femmes. Il veut tuer le séducteur Bissibingui, mais est tué par lui. Et pendant qu'il agonise les deux amants, si j'ose leur accorder ce nom, s'accouplent sous ses yeux.

Quant à l'art avec lequel cette histoire est contée, il est simpliste au premier chef. Il n'emploie guère comme procédé de description que l'énumération. « Et la pluie tombe. Tiède, torrentielle, diluvienne, en hordes lourdes, rapides, serrées, infatigables, irrésistibles, incessantes, elle tombe... » Ou encore : « Tintement de sonnailles, chocs de pilons, cliquetis de sagaies, vomissements incoercibles, discrets ou clairs, chauds ou rauques, les coassements de toutes les sortes de crapauds et de toutes les espèces de grenouilles font yangba. » Et puis, la répétition, infatigable et monotone, qu'on rencontre presque à chaque ligne. « Partout des plantations. Partout des plaines, des plaines, des plaines et, au bout des plaines, la Déka... » En voulez-vous ? en voici : « ... les femmes en tapant les pieds, hurlent, hurlent. » « Tiens ! tiens ! tiens !... » songe Batouala.

Si encore ce livre nous apprenait véritablement quelque chose sur le pays et ses habitants ! Je ne parle pas de vision personnelle ; il n'y a de personnel dans *Batouala* que des inversions, maniées du reste avec une telle maladresse que certaines phrases ont des contorsions de sauvage. Mais, à défaut de vues originales, ce livre pourrait nous rendre la physionomie de l'Oubangui Chari où se passe l'action. Hélas ! En fait de couleur locale, M. René Maran n'a rien trouvé de mieux que de parsemer son récit de vocables indigènes avec une profusion qui n'aide pas à la clarté : « les li'nghas, les balafous et les komdiés luttèrent de frénésie. Les

toucans ricanaient sinistrement. » C'est tout et c'est peu. Si, du moins, on nous avait donné le sens de ces appellations, on pourrait comprendre. Mais ce ne serait, évidemment, pas assez nègre. Après les noms communs viennent les noms propres, dont M. René Maran, pour nous étonner sans doute, ne craint pas de faire abus : « ...et, au bout de ces plaines la Déka, qui se jette dans la Kandja. Car, entre-temps, la Bamba s'est changée en Kandja, N'Gakoura sait après comment ! »

Nous sommes loin de l'art d'un Loti qui, lui aussi, a décrit des nègres dans le *Roman d'un Spahi*, et même le désert. Quelques lignes de lui en disent plus long sur l'âme noire que tout le volume de M. René Maran. Car, à le bien examiner, les nègres n'y sont pas plus dépeints que leur pays. L'auteur nous fait bien assister à quelques-unes de leurs cérémonies, notamment à une yangba et à une chasse. Mais, outre que nous ne « voyons » pas les scènes, car M. René Maran est bien incapable de rendre une atmosphère, nous n'apprenons rien sur l'âme de ses personnages, qui, cependant, en ont une, de l'aveu même de l'auteur. Nous ne savons rien de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent. Nous ne connaissons pas leur vie journalière. Contrairement au projet qu'il expose dans sa préface, M. René Maran n'a pas su nous intéresser à ses compatriotes. Ils passent en vagues silhouettes qui ne retiennent pas l'attention. Tout cela est d'un art primitif, en un mot de l'art nègre.

J'oubliais le parti-pris de grossièreté, qui est bien nègre aussi, par quoi peut-être ce roman a plu aux membres de l'Académie Goncourt, si j'en juge par quelques-uns de leurs précédents choix. *Batouala* nous rappelle les temps révolus du naturalisme. Il en est de l'espèce la plus basse et la plus plate, de la plus inutile aussi. Jugez-en : « Hum ! Crachons. Ça puait. Sûrement, il y avait de l'homme par-là, l'homme étant de tous les êtres animés celui dont les excréments dégagent l'odeur la plus intolérable. Elle s'accroche à votre nez, poursuit, persiste, harcèle. Quelle punaiserie ! » Combien d'autres détails ignobles ou obscènes et tout aussi inutiles, que je ne puis citer par respect pour mes lecteurs ! Et il paraît qu'on en a retranché !

En résumé, *Batouala* n'est à aucun titre une œuvre d'art. C'est une œuvre élémentaire, très honorable pour un nègre, qui nous renseigne sur ses frères, moins par ses descriptions, que par la mentalité dont témoigne son auteur. Mentalité primitive et, comme telle, simpliste, qui ne va pas

plus loin que l'aspect extérieur et tout superficiel. Qu'un nègre authentique ait pu l'écrire en français, cela, certes, est intéressant et atteste, ce dont nous avons d'ailleurs maintes preuves, que la race noire est capable de progrès. La portée de cette œuvre ne va pas plus loin. Mais sert-elle la race noire comme elle en affiche le dessein ! Je ne le crois pas. M. René Maran nous montre plutôt des gorilles que des hommes.

Ce qui, en tout cas, me passe, c'est que l'Académie Goncourt qui, apparemment, n'est pas chargée de l'amélioration des races humaines, ait jugé bon au seul point de vue littéraire d'accorder le prix dont elle dispose à une si naïve ébauche alors qu'elle pouvait en gratifier une œuvre, à tous égards, remarquable, j'ai nommé *l'Épithalame*¹, un conte délicieusement philosophique, le savoureux *Castagnol* d'André Lamandé, le puissant roman de Louis Chadourne, *Terre de Chanaan, la Cavalière Elsa*², *l'Entrepreneur d'illuminations*³ et tant d'autres. Ils n'avaient que l'embaras du choix. Goncourt, que je sache, était un pur littérateur et un artiste, un homme de lettres avec toutes ses qualités et tous ses défauts. Il serait stupéfait de la désignation qu'ont faite ses héritiers du « véritable roman nègre » qu'est *Batouala*, comme du meilleur roman publié dans l'année par un jeune.

J'ai même quelque raison de supposer que le fondateur de l'Académie Goncourt éprouverait quelque inquiétude : il se demanderait si l'esprit de vertige qui, par excès de raffinement, fait préférer à quelques-uns de nos contemporains, aux œuvres harmonieuses, de simples vagissements n'a pas touché certains membres du cénacle qui porte son nom. Il craindrait d'y voir un signe de « cette déliquescence qui en musique nous a conduit du jazz-band au bruitisme, dans les arts plastiques du cubisme⁴ au tactilisme, et qui, en littérature, pourrait bien nous mener du dadaïsme au gagaïsme ».

Je préfère croire que l'Académie Goncourt a voulu manifester sa sollicitude pour nos frères de couleur, en attendant qu'elle la marque pour

¹ *L'Épithalame*, roman de Jaques Chardonne sortie en 1920 chez Gallimard.

² *La Cavalière Elsa*, roman de Pierre Mac Orlan sorti en 1921 chez Gallimard.

³ *L'Entrepreneur d'illuminations*, roman d'André Salmon sorti en 1921 chez Gallimard.

⁴ Dans les premiers textes consacrés au jazz, son association au cubisme, constitue un *topos*. Les auteurs l'utilisent le plus souvent pour condamner les dérives de l'art et des avant-gardes depuis les années 1900 (en plus du présent texte, voir Anonyme 1919 et Anthologie). Picabia est l'un des rares auteurs, sinon le seul, qui recourt à ce parallèle pour valoriser le jazz, dans lequel il voit un moyen de renouveler en profondeur les règles musicales traditionnelles (voir Picabia 1922).

nos frères inférieurs, ce qui pourrait l'inciter à couronner l'an prochain, s'il s'en produisait un, un « véritable roman singe ».

Bibliographie

Anonyme (1919), « L'art nègre », *Le Journal amusant*, vol. 5, n° 8, 28 juin, p. 13.

Anthologie : Cugny, Laurent, et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.

Caillard Charles-Francis, et José de Bérays (1910), *Le Cas Debussy*, Paris, Librairie H. Falque.

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.

Ellington, Duke (1973), *Music Is My Mistress*, New York, Da Capo Press.

Mac Orlan, Pierre (1925), *Aux lumières de Paris*, Paris, G. Crès et Cie.

Picabia, François (1922), « Jazz-Band », *Comœdia*, vol. 16, n° 3 358, 24 février, p. 1.

Rayno, Don (2003), *Paul Whiteman, Pioneer in American Music*, vol. 1 : *1890-1930*, Lanham (MD), Scarecrow.

Whiteman, Paul, et Mary M. McBride (1926), *Jazz*, New York, J. H. Sears & Co.